

sur son front. Il était sur son calvaire, et, succombant sous l'angoisse, comme le divin Crucifié, il s'écriait :

"Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !"

Dans la chambre d'Aliette le silence était profond. Mlle Aubert et les vieux domestiques l'avaient quittée. Les deux sœurs se trouvaient seules en présence l'une de l'autre. A genoux, les mains jointes, les yeux levés vers le Christ. Mme de Bliville était abîmée dans la prière. Elle conjurait le ciel d'avoir pitié de l'enfant et du père, et, au milieu de ses supplications, à quel sacrifice songait-elle ? ... C'était son secret. Nul ne le sut. Nul ne sait quels élans jaillissent parfois des profondeurs d'une âme vraiment sainte ; que les pensées germent dans une nature généreuse. C'était douloureux, toutefois ; c'était un brisement, sans doute ; c'était un sublime renoncement à tout bonheur terrestre, et la sœur aînée, vraiment mère devant sa jeune sœur agonisante, n'accomplissait pas le sacrifice sans vivement souffrir, car ses mains se joignaient convulsivement, et des larmes très amères coulaient, pressées, sur son visage. Elle priait toujours, sans avoir conscience des instants qui s'écoulaient, et Dieu, sans doute, agréait son immolation, car tandis que son beau visage aux lignes pures prenait une expression désespérée, là-bas, sur le lit, la petite sœur regardait autour d'elle, et semblait s'éveiller d'un long et terriple rêve. Ce que Berthe murmurait avec une généreuse abnégation, arrivait-il, par une intuition mystérieuse, jusqu'à l'âme blessée ? ... qui sait ? Aliette soupira doucement, Berthe se leva, et, courant, à sa sœur :

"Ma chérie, fit-elle, ma petite Aliette !"

Les larmes l'étouffaient. Elle venait de surprendre une lueur de connaissance dans les yeux de la jeune mourante, un éclair de vie. Oh ! Dieu est bon ! Allait-il exaucer sa prière ? Et quoiqu'elle se sentit brisée, quoique dans son âme ce fut une agonie, généreusement elle remerciait le Tout-Puissant.

Elle reprit :

"Me reconnais-tu, mon enfant ?"

Aliette s'efforça de recueillir ses souvenirs. Ils n'avaient aucune forme précise. Ils passaient devant ses yeux comme enveloppés d'un voile. Elle fit pourtant un effort afin de soulever le nuage épandu sur son cerveau, et, faiblement, elle murmura :

"Sœur... sœur Berthe !"

Puis, de la main, désignant l'autel, le visage terrifié, elle ajouta :

"Oh ! je suis donc bien malade ?"

Berthe voulut la ramasser ; mais déjà le cerveau, fatigué de ce premier effort, cessait de penser, et les paupières alanguies se refermaient. Cependant, dans ce nouveau sommeil, la respiration d'Aliette était moins sifflante, et ses joues, rouges comme si elles avaient été vermillonnées, perdaient le fard de la fièvre, et devenaient blanches et terreuses.

La nuit descendait. Les étoiles, comme des lanternes à lumière discrète, s'allumaient au ciel. C'était l'heure où, sur la planète terrestre, les petits enfants s'endorment bercés sur les genoux de leur mère. Mme de Bliville éteignit les candélabres restés allumés sur l'autel, et les remplaça par la veilleuse d'opale, qui jeta aussitôt au plafond son rond de lumière, étoile mélancolique que contemplant les malades aux longues heures de l'insomnie. Puis, sans donner une pensée à sa fatigue, courageuse à l'excès, toujours dure à elle-même, elle reprit sa place dans le fauteuil à oreillettes d'où elle écoutait attentive, prête à recourir la malade, au premier geste, au premier désir.

La nuit fut extrêmement calme. Le lendemain le docteur, à sa visite quotidienne, fut étonné de l'amélioration notable survenue dans l'état de la patiente. Les compresses d'eau glacée ne se desséchaient plus au feu brûlant du crâne ; les yeux recommençaient à voir ; la poitrine à respirer sans d'atroces douleurs ; et, lorsque le général s'approcha de son enfant pour s'assurer par lui-même que la vie n'était pas encore éteinte, il sentit une petite main, très amaigrie, presque diaphane, saisir la sienne, et une voix douce dit très bas :

"Bonjour père."

Et le pauvre père tomba à deux genoux, et se prit à sangloter, mais, cette fois, de bonnes larmes, des larmes de joie inondaient son visage.

"Bonjour, reprit la faible voix toute tremblante, je vous reconnais maintenant, mon bon père chéri."

Après avoir trempé ses lèvres dans le cordial qui lui présentait sa sœur, elle continua :

"J'ai été bien malade, n'est-ce pas ?"

— Oui, Aliette, bien malade, mais la convalescence est proche.

— Est-ce que je suis couchée depuis longtemps ?

— Il y aura demain trois semaines."

Elle réfléchit :

"Si vous saviez ! J'ai rêvé que j'avais des ailes... Je voulais, je volais.... J'ai vu tant

de choses.... Mais je suis contente maintenant de n'avoir plus mes ailes. Je vais rester près de vous.

— Oh ! oui, tu vas rester," s'écria le pauvre père en la saisissant à deux bras et en la baisant passionnément.

Les ailes, les ailes des anges qui emportent au ciel, ne devaient plus soulever la jeune fille. D'heure en heure le danger de mort s'éloignait ; quinze jours après la réception de l'Extrême-Onction, Aliette pria l'ouvrier largement les rideaux de son lit, et regarda, par la fenêtre, les arbres du parc dont la cime se détachait sur le ciel bleu. Elle écoutait aussi pépier les passereaux et leur faisait jeter du pain. Elle s'intéressait à tout. Elle avait une joie d'enfant devant la tasse d'argent que lui apportait Berthe, tasse dans laquelle fumait un appétissant consommé. Elle l'absorbait avec délices, comme une affamée qui va renaître. Ce léger repas lui ayant rendu quelque force, elle reposait sa tête sur la fine toile de l'oreiller, et restait là, des heures, immobile, écoutant le tic-tac régulier de la pendule, et perdue dans une longue rêverie.

Chaque jour le bien-être s'accroissait. Mais lorsque tout danger eut disparu, Mme de Bliville, à son tour, se sentit épuisée.... lasse.... oh ! si lasse ! ... à demi morte de fatigue... de besoin de sommeil. Elle ne comptait plus les nuits où elle n'avait pas dormi. Elle seule avait vieilli Aliette. Elle s'était obstinée dans cette tâche surhumaine, et, maintenant, ses paupières se fermaient, sa tête était pleine de vertiges, ses membres si raidis qu'elle pouvait à peine les mouvoir.

"Va te reposer, mon enfant," lui dit le général, en la regardant avec admiration.

Alors, obéissant à son père, elle se retira dans sa chambre ; durant quinze heures, elle dormit d'un sommeil accablé et lourd, d'un sommeil sans rêve. La nature reprenait ses droits : les yeux, brûlés par les larmes, brûlés par les longues veillées, se rafraîchissaient sous les paupières abaissées.

Le lendemain, lorsque s'éveilla Mme de Bliville, il faisait grand jour. Le soleil éclairait la chambre, sévère et un peu sombre avec ses paumeaux en vieille tapisserie et ses meubles anciens. Berthe aussitôt se leva, revêtit une robe du matin en tchemire sombre. Désirant fêter la convalescence d'Aliette, elle songea à soigner sa parure. Depuis si longtemps elle n'avait

pas jeté les vœux sur son miroir. En quelques minutes, chaque matin, elle enroulait ses cheveux en épaisses tresses, se baignait le visage d'eau fraîche ; puis, en toute hâte, elle revenait au chevet de la patiente. Mais, maintenant, puisque le danger avait disparu, elle voulait rafraîchir son front pour enlever toute fatigue, se coiffer avec un peu d'art, reprendre sa mise soignée habituelle.

D'une démarche calme, elle s'approcha de son armoire à glace....

Et, tout à coup, elle demeura immobile, l'œil agrandi, les mains tremblantes. Qui voyait-elle ? Quelle image lui renvoyait donc ce miroir ? Était-ce possible ? L'inquiétude et la fatigue, l'insomnie et la douleur peuvent-elles produire tant de ravages ? En quelques semaines vieillir à ce point !

Oh ! non, elle rêvait sans doute.... elle voyait un fantôme.

Berthe serra son front brûlant entre ses mains ; puis, se rapprochant de la glace, attentivement elle étudia ses traits.

Hélas ! Hélas ! ... L'automne était venu ! ... Six années n'avaient pu triompher de sa jeunesse, de sa beauté, de sa fraîcheur, de ses lèvres de pourpre et de son front d'ivoire, mais l'insomnie ! Mais cette image redoutable : Aliette morte ! Elle avait tant pleuré ! et les larmes laissent d'ineffaçables sillons ! ... Elle avait tant souffert, et la souffrance et l'angoisse mettent les flocons de neige sur nos cheveux ! Les fils d'argent ne comptent plus dans les belles tresses d'un brun doré.

Longtemps Mme de Bliville considéra ses cheveux subitement blanchis ; puis, tombant assise sur le fauteuil placé près du miroir, elle demeura la tête entre les mains.... Elle souffrait.... elle pleurait.

Et d'un accent déchirant :

"Adieu, balbutia-t-elle à deux reprises, adieu ma jeunesse ! Adieu, Jean, mon pauvre Jean !"

C'était la fin de la lutte, le dernier combat. Dieu avait agréé l'immolation, l'avait même rendue nécessaire. Il avait guéri Aliette, et la sœur aînée ensevelirait son ardent amour au plus profond de son âme. Berthe se rappelait la scène du mois précédent, alors que, devant ce même miroir, elle se promettait de demeurer ferme sur la brèche, de lutter à outrance contre les rides, d'employer les poudres, le fard, les caux merveilleuses !

A continuer.